



Nouvelles des Fronts

Communiqué russe

Près de Dwinsk, les Allemands ont ouvert hier à midi une rafale de feu contre le secteur occupé par un de nos régiments dans la région du village de Chichikovo...

Du côté allemand, on tirait des pièces de très fort calibre, y compris des canons de huit pouces. Protégé par un feu violent, l'ennemi s'est précipité en avant et a occupé une partie de nos tranchées...

A plusieurs passages de la rivière Medzicki, affluent du Dissenki, des combats opiniâtres se sont livrés.

Le village de Borovaya, dans la région de Koziany, a été pris d'assaut par nous; nous avons fait des prisonniers et pris des mitrailleuses.

Les Allemands ont été délogés à la balançonne des villages de Toliki et Kozly, entre les villages de Koziany et de Postavy.

Dans quelques secteurs de la rivière Spjahlitz, au sud du lac de Vichnievsko, nos troupes sont passées heureusement sur la rive occidentale.

Lors de la prise de quelques villages dans la région de Tchernomohy et de Stakhovitz, nous avons fait environ 300 Allemands prisonniers, dont onze officiers; parmi eux figuraient dix-neuf artilleurs et un officier; en outre quatre mitrailleuses sont tombées entre nos mains...

Sur le front allant approximativement de la région de Smorgone jusqu'au Pripet, aucun changement.

A l'embouchure de la Stokhod, l'ennemi avait occupé le village de Pofog, mais il a été délogé par une attaque énergique.

L'ennemi a été également délogé de ses positions au nord du village de Sovietchizna, sur le Styr, dans la région du chemin de fer de Koval à Sarny, et du village de Kostionovka, au sud-ouest de Sovietchizna. Nous avons fait prisonniers plus de deux cents hommes et nous nous sommes emparés de deux mitrailleuses et d'un convoi.

Sur le Styr, dans la même région, nos troupes ont passé avec succès près de Polono et ont délogé l'ennemi du village de Tzminy.

Nos troupes ont également passé heureusement près du village de Kozminitchi, en aval de Tcharatorysk.

Le 2 octobre, dans la mer Noire, le torpilleur « Zavietny », en rade de Platana, près de Trébizonde, a été pris sous un violent feu d'artillerie et a été touché sur le rivage et a capturé un schooner automobile qu'il a emmené à Batoum.

Les rapports des chefs de troupes signalent que les prisonniers allemands, en dépit des avertissements et des menaces de leurs chefs, et malgré diverses punitions, donnent beaucoup plus fréquemment et avec plus de nervosité, des renseignements sur la fatigue de leurs troupes et de la population, ainsi que sur la diminution parmi elles de la popularité de la guerre.

Sur le front occidental

LES AVIATEURS ET LA VICTOIRE

Londres, 4 octobre. — Le maréchal French, dans son ordre du jour du 4 octobre, apprécie grandement le concours des aviateurs militaires au cours de la bataille qui a commencé le 25 septembre: il signale particulièrement leur coopération avec l'artillerie, les photographes qu'ils ont rapportés et les attaques à coups de bombes qu'ils ont faites contre les voies ferrées de l'ennemi, attaques qui ont eu les plus importants résultats en interrompant les communications de l'adversaire.

Dans la mer Noire

L'EXPLOIT DU « ZAVIETNY »

Petrograd, 5 octobre. — De source autorisée, on communique les détails suivants sur l'action accomplie par le torpilleur Zavietny dans la région de Trébizonde, le 2 octobre: Le torpilleur Zavietny a bombardé le port et les entrepôts de Trébizonde, où il a provoqué deux fortes explosions. Les batteries turques n'ont pas répondu.

En rade de Platana, le Zavietny a capturé un schooner automobile turc, chargé de houille, à plusieurs dizaines de saïènes du rivage et il l'a emmené à Batoum. Au moment de cette capture, un violent duel s'est

La Guerre qu'on ne voit pas LA COURSE A L'ABIME

Sur Mer

UN SOUS-MARIN ANGLAIS COULE UN VAPEUR ALLEMAND

Amsterdam, 4 octobre. — D'après un télégramme de Sassenitz, le vapeur Sionia, de Sletkita a été coulé hier après-midi près d'Arcona, par un sous-marin anglais. Dix hommes de l'équipage ont débarqué à Kolligerort; les autres ont gagné Sassenitz.

CHEX NOS VOISINS

La Suisse alémannique ET LA GUERRE

Extrait d'une lettre adressée à La Suisse libérale par un vieux lecteur bernois: «...Oui, sans aucun doute, il y a en Suisse allemande un courant qui cherche à entraîner les Suisses vers le militarisme d'outre-Rhin. Mais ce courant ne peut pas se former dans le peuple même, qui est grandement né le comprend pas ou s'y oppose franchement. Les journalistes en Suisse allemande sont des gens qui ont ou bien fait leurs études en Allemagne, ou bien ils sont Allemands naturalisés ou même Allemands tout court. Cet état de choses est fâcheux, certainement, mais ne change en rien les sentiments mêmes du peuple qui tenait la liberté individuelle et la justice. Nombreuses sont-elles à Berne et Zurich, à Bale et à Saint-Gall, les familles où l'on ne parle plus de la guerre! Il suffit pour cela d'entendre parler nos braves soldats quand ils sont entre eux! J'en ai entendu de ces conversations ici, à La Chaux-de-Fonds, où bien des bataillons de la Suisse allemande ont passé. Jamais je n'ai entendu un seul de ces soldats parler autrement qu'en termes de profonde admiration des soldats de la grande république voisine qui versent leur sang pour la cause de la justice. Ils ne l'ont pas déclaré par ces mots — ils disent simplement que si un peuple méritait d'être récompensé par la victoire, c'était bien la France!

Hier, encore comme auparavant par les Balois, des Bernois du 23 parlant le rude langage des campagnes près de la ville fédérale, faisant la victoire des Français en ces termes, en souhaitant franchement la victoire décisive de ce côté! Les officiers qui habitent le pompeux hôtel qui est à côté du modeste restaurant où j'entendis ces paroles, ne sont peut-être pas du même avis, mais peu importe, le peuple a choisi, c'est incontestable. Et ces simples campagnards, artisans, travailleurs du peuple ont très bien compris le pourquoi de leur sympathie. Voyez l'Alsace après 45 ans de régime prussien, le nord de la France se sépare, si c'est possible, encore plus dur à germaniser! Les nombreux paysans du Jura (des Bernois émigrés) tiennent à peu près tous ce même langage. Le journalisme des fils à papa, des professeurs d'université, des admirateurs — sans aucun sens critique — du militarisme prussien, des propagandistes allemands, n'est et n'a jamais été l'interprète de l'opinion publique. Le garçon boucher à Berne qui met l'agresseur allemand par un sautoiroux coup de poing à sa place, et d'autres incidents en disent plus long que les tirades de Messieurs les professeurs. Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

Il est, c'est incontestable, au grand désavantage de la Suisse, que même les journaux importants de la Suisse allemande prêtent leurs colonnes aux serviteurs du militarisme et de la force brutale... »

La Guerre qu'on ne voit pas LA COURSE A L'ABIME

A côté de la guerre que les grandes puissances de l'Europe se font l'arme à la main et la haine au cœur, il en existe une autre qu'on ne voit pas, mais qu'on pressent vivement. C'est celle qui se livre dans le domaine économique. De ces deux guerres, la deuxième est la plus difficile à suivre, parce qu'elle est la moins éclatante et la moins avouée. Ce n'est cependant pas la moins efficace, tant s'en faut. Un pamphlet répandu récemment dans toute l'Allemagne, y attribue une grande importance et en fait pour ainsi dire la pierre d'angle sur laquelle l'autre guerre s'étague et s'appuie.

Le pamphlet a une origine semi-officielle et a été rédigé pour intéresser le public allemand à la souscription du troisième emprunt de guerre de l'Empire. Son contenu est hautement suggestif et jette un jour peu favorable sur les méthodes financières de l'Allemagne, en ce moment.

Il commence et se termine par une sentence du Dr Helfferich: « Tout l'argent disponible appartient à la patrie. Voilà, certes, un article de foi catégorique. Mais en matière financière, la foi n'est pas toujours le moyen de réussir ou d'éviter la débâcle. On ne peut oublier que c'est avec ces mots-là que les révolutionnaires de 1789 ont conduit la France à la banqueroute. Et pourtant, eux, tentaient de sauver de l'abîme des générations pensées et un système politique fécond et bénéfaisant, tandis que le Dr Helfferich n'est attaché qu'au sauvetage d'une dynastie! »

A bien d'autres points de vue encore, ce factum est intéressant à lire. Il y est déclaré sans ambages que la guerre, en chiffres ronds, coûte quotidiennement 300 millions à tous les belligérants. Soit donc 8 milliards par mois. L'Allemagne aurait à faire face, à elle seule, à la plus grosse partie de cette somme.

Afin de faire apprécier un peuple allemand la grandeur de l'effort à fournir, il lui est rappelé que l'Allemagne a déjà dépensé dans cette guerre plus que ce qui a été déboursé pour l'établissement du réseau ferré de tout l'Empire. « Pense donc (ce sont les propres termes de l'auteur) à faire toutes les voies, toutes les gares, toutes les locomotives et tous les wagons de chemin de fer de l'Allemagne pourrait être payés avec les dépenses qui ont déjà été faites pour cette guerre! »

Les souscriptions doivent être nombreuses. C'est indispensable! « Toute la guerre de 1870-1871 a coûté moins cher qu'un seul mois de la guerre actuelle. La dépendance mensuelle est d'un tiers plus élevée que celle de toute la guerre franco-allemande... »

Ces comparaisons ont du poids; car on ne doit pas oublier que les emprunts du département du Trésor allemand luttent à elles-mêmes pour permettre de mesurer vaguement le gouffre sans fond qu'est la guerre. Les épargnes de l'Europe entière, péniblement amassées durant des siècles d'un labeur continu et bienfaisant, seront presque entièrement absorbées en un jeu aussi stupide que féroce et inhumain.

L'histoire et les peuples flétriront la mémoire de ceux qui ont profité de ces emprunts et de l'effroyable cataclysme dont nous sommes spectateurs.

L'Allemagne émet un nouvel emprunt, au dire du factum, à l'intérieur du pays, parce que le peuple allemand veut par là prouver sa foi indéfectible dans le succès des armées allemandes. Il n'y aura pas d'emprunt extérieur. L'Allemagne payera elle-même son emprunt. Tu payes comme un libre, dit l'emprunt. Tu restes dans le pays.

Les petits épargnants réaliseront leurs carnets d'épargne pour souscrire à l'emprunt. Le paysan y placera le revenu de sa récolte. L'industriel et le commerçant, tout l'argent liquide dont ils disposent, l'ouvrier souscrira aussi l'emprunt; sa souscription n'est pas à payer d'un coup, mais par acomptes, à la « petite semaine! »

Enfin, les grands argentiers de l'Empire, ces vampires nouveaux, s'attaquent à quelque chose qui doit être sacré, dans un peuple sain. « Toi, père de famille, dit-ils, rends-toi, avec ton jeune enfant à la caisse de prêt. Change son carnet d'épargne contre un titre de l'emprunt. Tu verras comme ça sera fier, ton fils, de prêt à son pays, à la patrie allemande! »

Et voilà! Vraiment, ce n'est plus de la finance, c'est de la folie. Il est impossible de vouloir apprécier l'émission du troisième emprunt de guerre allemand à la lumière de quelque principe financier.

Dans tous les temps, les personnes qui ont sacrifié tous leurs biens, leur famille, leur avenir à leur patrie, ont eu droit au respect; mais ici, au cas particulier, on ne peut s'empêcher de dire: « Peuple allemand, la lutte n'est pas finie, que feras-tu quand il faudra souscrire un quatrième emprunt de guerre? »

Jamais on n'a conduit avec autant d'aveuglement un peuple à la ruine.

J'ai entendu une commerçante soutenir avec aplomb un prix qu'elle avait fait à un de ses couples. Je m'étonnais de cet acharnement peu habituel aux « Pucés », quand la bonne femme s'écria, comme si s'en allaient, avec un accent de haine sauvage: « Ces sales étrangers! Jamais je ne leur aurais laissé ma marchandise. Ils doivent rigoler de nous comme les « Pucés » on a de la haine! »

Pourvu, pensai-je en m'en allant, que l'hiver mesure ses rigueurs à toutes ces brebis sans laine, et que devant l'affluence des demandes, les marchands n'augmentent pas leurs prix!

Fanny Clar.

Bibliographie

LA TURQUIE ET LA GUERRE, par J. Aulneau, préface de M. Stephen Pichon, sénateur, ancien ministre des Affaires étrangères, 1 vol. in-16 de la Bibliothèque d'histoire contemporaine, 10 francs, P. U. G.

M. J. Aulneau, qui a écrit dans diverses revues, sur les questions orientales, des ouvrages remarquables, nous donne aujourd'hui un ouvrage sur la Turquie et la guerre de 1914. L'auteur expose ce qu'est le peuple turc, comment il a constitué son Empire en Europe au détriment des nationalités qu'il soumettait par la force. Cet Empire ne pouvait subsister du jour où les deux principes sur lesquels il reposait, le fanatisme et la conquête, disparaissent. Une bonne couche de citrons couvrait les citrines. Pour un thime, on peut entrer en possession d'une paire de souliers de lueur, mais à trente sous, il est permis d'espérer protéger ses pieds durant quelques jours.

Vous, belle Madame, qui payez si cher les bas de soie, fins comme dentelle, que vous jetez au bout de quelques jours, vous ne soupçonnez guère qu'il en existe pour un sou une paire de bas. Elle possède bien un petit matelas de reprises au talon, mais les pieds des pauvres ne sont guère sensibles. Les bas les plus chers atteignent trois sous. Quant aux vêtements, un veston vaut vingt sous. De trente à quarante sous, on obtient jaquette, manteau ou peignoir. L'étoffe ne brille pas de l'éclat de la couleur, mais c'est un peu de chaleur promise aux épaules transies.

Deux cent cinquante, marchant de vieilles femmes au dos voilé, comme si le froid était le record qu'elles ont fait, un parler chantant du nord des côtes de réfugiés, tandis que des femmes et des hommes jeunes, dans le beau profil régulier, l'air libre, trahissent l'origine juive ou polonaise, font songer à toute une population de misère tapie au cœur de Paris.

Walt Whitman a conté la misère des soldats, leur usure lamentable, si tôt venue, qui est un grand drame de la vie des pauvres. J'ai associé la pensée du grand poète américain à ce que j'ai vu de la vie de Paris, en marchant cette fois pittoresque que le peuple parisien, amoureux du terme faisant image, nomma « marché aux pucés ».

Nous tous, épris de ces étalages où chacun rêve de dénicher la pièce rare; nous tous, possédant pour tel ou tel objet le flair du collectionneur, que nous sommes à peu près sans exception, fréquentons les « Pucés ».

Il y était pas retourné depuis le commencement de la guerre, il a bien toujours le même aspect. Ses étalages sur le sol n'ont pas changé, non plus que les rangées d'ânes pacifiques traitant les charrettes chiffonnées, et qui passent, du bout de leurs dents usées, un gazou rare. Pourtant j'y ai fait une observation nouvelle. Ce n'est pas, cette année, le bibelot qui est le plus couru. Les commerçants s'étendent et font florès: c'est des vieux habits.

C'est en remarquant cela que la pensée de Walt Whitman s'est associée à la mienne. J'ai senti profondément que l'hiver proche allait être dur, plus que jamais, aux misérables. Voici pourquoi souliers, bas, manteau, se voient fortement disputés.

Ang « Pucés », les souliers « chaussettes admirables ». Une bonne couche de citrons couvrait les citrines. Pour un thime, on peut entrer en possession d'une paire de souliers de lueur, mais à trente sous, il est permis d'espérer protéger ses pieds durant quelques jours.

Vous, belle Madame, qui payez si cher les bas de soie, fins comme dentelle, que vous jetez au bout de quelques jours, vous ne soupçonnez guère qu'il en existe pour un sou une paire de bas. Elle possède bien un petit matelas de reprises au talon, mais les pieds des pauvres ne sont guère sensibles. Les bas les plus chers atteignent trois sous. Quant aux vêtements, un veston vaut vingt sous. De trente à quarante sous, on obtient jaquette, manteau ou peignoir. L'étoffe ne brille pas de l'éclat de la couleur, mais c'est un peu de chaleur promise aux épaules transies.

La Guerre qu'on ne voit pas LA COURSE A L'ABIME

A côté de la guerre que les grandes puissances de l'Europe se font l'arme à la main et la haine au cœur, il en existe une autre qu'on ne voit pas, mais qu'on pressent vivement. C'est celle qui se livre dans le domaine économique. De ces deux guerres, la deuxième est la plus difficile à suivre, parce qu'elle est la moins éclatante et la moins avouée. Ce n'est cependant pas la moins efficace, tant s'en faut. Un pamphlet répandu récemment dans toute l'Allemagne, y attribue une grande importance et en fait pour ainsi dire la pierre d'angle sur laquelle l'autre guerre s'étague et s'appuie.

Le pamphlet a une origine semi-officielle et a été rédigé pour intéresser le public allemand à la souscription du troisième emprunt de guerre de l'Empire. Son contenu est hautement suggestif et jette un jour peu favorable sur les méthodes financières de l'Allemagne, en ce moment.

Il commence et se termine par une sentence du Dr Helfferich: « Tout l'argent disponible appartient à la patrie. Voilà, certes, un article de foi catégorique. Mais en matière financière, la foi n'est pas toujours le moyen de réussir ou d'éviter la débâcle. On ne peut oublier que c'est avec ces mots-là que les révolutionnaires de 1789 ont conduit la France à la banqueroute. Et pourtant, eux, tentaient de sauver de l'abîme des générations pensées et un système politique fécond et bénéfaisant, tandis que le Dr Helfferich n'est attaché qu'au sauvetage d'une dynastie! »

A bien d'autres points de vue encore, ce factum est intéressant à lire. Il y est déclaré sans ambages que la guerre, en chiffres ronds, coûte quotidiennement 300 millions à tous les belligérants. Soit donc 8 milliards par mois. L'Allemagne aurait à faire face, à elle seule, à la plus grosse partie de cette somme.

Afin de faire apprécier un peuple allemand la grandeur de l'effort à fournir, il lui est rappelé que l'Allemagne a déjà dépensé dans cette guerre plus que ce qui a été déboursé pour l'établissement du réseau ferré de tout l'Empire. « Pense donc (ce sont les propres termes de l'auteur) à faire toutes les voies, toutes les gares, toutes les locomotives et tous les wagons de chemin de fer de l'Allemagne pourrait être payés avec les dépenses qui ont déjà été faites pour cette guerre! »

Les souscriptions doivent être nombreuses. C'est indispensable! « Toute la guerre de 1870-1871 a coûté moins cher qu'un seul mois de la guerre actuelle. La dépendance mensuelle est d'un tiers plus élevée que celle de toute la guerre franco-allemande... »

Ces comparaisons ont du poids; car on ne doit pas oublier que les emprunts du département du Trésor allemand luttent à elles-mêmes pour permettre de mesurer vaguement le gouffre sans fond qu'est la guerre. Les épargnes de l'Europe entière, péniblement amassées durant des siècles d'un labeur continu et bienfaisant, seront presque entièrement absorbées en un jeu aussi stupide que féroce et inhumain.

L'histoire et les peuples flétriront la mémoire de ceux qui ont profité de ces emprunts et de l'effroyable cataclysme dont nous sommes spectateurs.

L'Allemagne émet un nouvel emprunt, au dire du factum, à l'intérieur du pays, parce que le peuple allemand veut par là prouver sa foi indéfectible dans le succès des armées allemandes. Il n'y aura pas d'emprunt extérieur. L'Allemagne payera elle-même son emprunt. Tu payes comme un libre, dit l'emprunt. Tu restes dans le pays.

Les petits épargnants réaliseront leurs carnets d'épargne pour souscrire à l'emprunt. Le paysan y placera le revenu de sa récolte. L'industriel et le commerçant, tout l'argent liquide dont ils disposent, l'ouvrier souscrira aussi l'emprunt; sa souscription n'est pas à payer d'un coup, mais par acomptes, à la « petite semaine! »

Enfin, les grands argentiers de l'Empire, ces vampires nouveaux, s'attaquent à quelque chose qui doit être sacré, dans un peuple sain. « Toi, père de famille, dit-ils, rends-toi, avec ton jeune enfant à la caisse de prêt. Change son carnet d'épargne contre un titre de l'emprunt. Tu verras comme ça sera fier, ton fils, de prêt à son pays, à la patrie allemande! »

Et voilà! Vraiment, ce n'est plus de la finance, c'est de la folie. Il est impossible de vouloir apprécier l'émission du troisième emprunt de guerre allemand à la lumière de quelque principe financier.

Dans tous les temps, les personnes qui ont sacrifié tous leurs biens, leur famille, leur avenir à leur patrie, ont eu droit au respect; mais ici, au cas particulier, on ne peut s'empêcher de dire: « Peuple allemand, la lutte n'est pas finie, que feras-tu quand il faudra souscrire un quatrième emprunt de guerre? »

Jamais on n'a conduit avec autant d'aveuglement un peuple à la ruine.

J'ai entendu une commerçante soutenir avec aplomb un prix qu'elle avait fait à un de ses couples. Je m'étonnais de cet acharnement peu habituel aux « Pucés », quand la bonne femme s'écria, comme si s'en allaient, avec un accent de haine sauvage: « Ces sales étrangers! Jamais je ne leur aurais laissé ma marchandise. Ils doivent rigoler de nous comme les « Pucés » on a de la haine! »

Pourvu, pensai-je en m'en allant, que l'hiver mesure ses rigueurs à toutes ces brebis sans laine, et que devant l'affluence des demandes, les marchands n'augmentent pas leurs prix!

Fanny Clar.

Bibliographie

LA TURQUIE ET LA GUERRE, par J. Aulneau, préface de M. Stephen Pichon, sénateur, ancien ministre des Affaires étrangères, 1 vol. in-16 de la Bibliothèque d'histoire contemporaine, 10 francs, P. U. G.

M. J. Aulneau, qui a écrit dans diverses revues, sur les questions orientales, des ouvrages remarquables, nous donne aujourd'hui un ouvrage sur la Turquie et la guerre de 1914. L'auteur expose ce qu'est le peuple turc, comment il a constitué son Empire en Europe au détriment des nationalités qu'il soumettait par la force. Cet Empire ne pouvait subsister du jour où les deux principes sur lesquels il reposait, le fanatisme et la conquête, disparaissent. Une bonne couche de citrons couvrait les citrines. Pour un thime, on peut entrer en possession d'une paire de souliers de lueur, mais à trente sous, il est permis d'espérer protéger ses pieds durant quelques jours.

Vous, belle Madame, qui payez si cher les bas de soie, fins comme dentelle, que vous jetez au bout de quelques jours, vous ne soupçonnez guère qu'il en existe pour un sou une paire de bas. Elle possède bien un petit matelas de reprises au talon, mais les pieds des pauvres ne sont guère sensibles. Les bas les plus chers atteignent trois sous. Quant aux vêtements, un veston vaut vingt sous. De trente à quarante sous, on obtient jaquette, manteau ou peignoir. L'étoffe ne brille pas de l'éclat de la couleur, mais c'est un peu de chaleur promise aux épaules transies.

Deux cent cinquante, marchant de vieilles femmes au dos voilé, comme si le froid était le record qu'elles ont fait, un parler chantant du nord des côtes de réfugiés, tandis que des femmes et des hommes jeunes, dans le beau profil régulier, l'air libre, trahissent l'origine juive ou polonaise, font songer à toute une population de misère tapie au cœur de Paris.

Walt Whitman a conté la misère des soldats, leur usure lamentable, si tôt venue, qui est un grand drame de la vie des pauvres. J'ai associé la pensée du grand poète américain à ce que j'ai vu de la vie de Paris, en marchant cette fois pittoresque que le peuple parisien, amoureux du terme faisant image, nomma « marché aux pucés ».

Nous tous, épris de ces étalages où chacun rêve de dénicher la pièce rare; nous tous, possédant pour tel ou tel objet le flair du collectionneur, que nous sommes à peu près sans exception, fréquentons les « Pucés ».

Il y était pas retourné depuis le commencement de la guerre, il a bien toujours le même aspect. Ses étalages sur le sol n'ont pas changé, non plus que les rangées d'ânes pacifiques traitant les charrettes chiffonnées, et qui passent, du bout de leurs dents usées, un gazou rare. Pourtant j'y ai fait une observation nouvelle. Ce n'est pas, cette année, le bibelot qui est le plus couru. Les commerçants s'étendent et font florès: c'est des vieux habits.

C'est en remarquant cela que la pensée de Walt Whitman s'est associée à la mienne. J'ai senti profondément que l'hiver proche allait être dur, plus que jamais, aux misérables. Voici pourquoi souliers, bas, manteau, se voient fortement disputés.

Ang « Pucés », les souliers « chaussettes admirables ». Une bonne couche de citrons couvrait les citrines. Pour un thime, on peut entrer en possession d'une paire de souliers de lueur, mais à trente sous, il est permis d'espérer protéger ses pieds durant quelques jours.

Vous, belle Madame, qui payez si cher les bas de soie, fins comme dentelle, que vous jetez au bout de quelques jours, vous ne soupçonnez guère qu'il en existe pour un sou une paire de bas. Elle possède bien un petit matelas de reprises au talon, mais les pieds des pauvres ne sont guère sensibles. Les bas les plus chers atteignent trois sous. Quant aux vêtements, un veston vaut vingt sous. De trente à quarante sous, on obtient jaquette, manteau ou peignoir. L'étoffe ne brille